

# KJELL ERIKSSON

## L'HOMME DES MONTAGNES



# KJELL ERIKSSON

## L'HOMME DES MONTAGNES

Traduit du suédois par Philippe Bouquet

Slobodan Andersson est patron de bars à Uppsala. Mi-yougoslave mi-suédois, il croit régner en maître sur le monde de la nuit. Son bras droit est un Arménien au passé trouble, et le roi des combines et trafics.

Manuel, un paysan mexicain, arrive en Suède. L'un de ses frères est en prison, l'autre est mort. Manuel cherche le responsable de ces vies détruites. Les Indiens Zapotek ont un nom pour ce genre d'individu, qui vous fait miroiter des fortunes, et vole votre âme à la place : l'homme des montagnes.

Un cadavre est retrouvé dans la rivière. Les restes d'un tatouage se distinguent encore, bien qu'on ait tenté de le gratter pour le faire disparaître.

Dans cette enquête au cœur des populations métissées, Ann Lindell resserre les liens avec les membres de son équipe. Pour tenter d'oublier définitivement Edvard ?

Kjell Eriksson est né en 1953 à Uppsala en Suède. Un reportage qu'il réalise sur la vie d'horticulteur l'amène à troquer le sécateur contre la plume. Son personnage principal récurrent, la commissaire Ann Lindell, mène l'enquête dans une dizaine de romans. *L'homme des montagnes* est le sixième, riche d'une dimension sociale et politique.

# L'homme des montagnes

du même auteur  
chez le même éditeur

*La terre peut bien se fissurer* (2007)

*Le cercueil de pierre* (2008)

*La princesse du Burundi* (2009)

*Le cri de l'engoulement* (2010)

*Les cruelles étoiles de la nuit* (2012)

La plupart des polars de Kjell Eriksson sont aussi  
disponibles en collection Babel noir.

Kjell Eriksson

L'homme des montagnes

traduit du suédois par Philippe Bouquet

roman

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions  
82, rue de la Paix  
40380 Montfort-en-Chalosse  
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com  
www.gaia-editions.com

---

Titre original :  
*Mannen från bergen*

Illustration de couverture :  
© Stephen Carroll/Arcangel Images

---

© 2004 Kjell Eriksson  
Published by agreement with Ordfronts Förlag, Stockholm  
and Leonhardt & Høier Literary Agency A/S, Copenhagen.  
© Gaïa Éditions, 2013, pour la traduction française

ISBN 13 : 978-2-84720-378-3

Les nuages descendaient paresseusement sur la montagne, de l'autre côté de la vallée. En bandes étroites et blanches comme des os, ils se glissaient par le col, à l'est, le plus souvent à la fin de l'après-midi ou au début de la soirée, puis s'agglutinaient pour former des voiles d'un blanc parfois fortement argenté par les rayons du soleil se couchant derrière les sommets. Les arbres de la crête se détachaient alors, tels les soldats d'une colonne couleur d'aluminium qui s'étendait plus loin que Manuel Alavez ne parvenait à imaginer.

Ces nuages étaient allés dans le vaste monde, puis descendus jusque sur la côte d'Oaxaca pour puiser leur nourriture et leur humidité. Peut-être même faisaient-ils un tour vers le nord, de temps en temps, pour changer un peu et goûter au sel de la mer des Caraïbes ?

À leur retour, les flancs de la montagne baignaient toujours dans la moiteur et une chaude haleine montait de la végétation très dense. Telles de petites bêtes, poussant des mules un peu plus grosses qu'eux à cause des fardeaux sur leur dos, ils suivaient les sentiers en direction de leur village, où les chiens les accueillaient en aboyant mollement, et la fumée montait des toits de tuiles chauffés par les rayons du soleil, qui faisait aussi chatoyer leurs nuances rouges.

Les nuages caressaient voluptueusement la montagne et Manuel les imaginait en train de mêler leurs sécrétions respectives, puis de se raconter mutuellement ce qui s'était passé au cours de la journée. Les montagnes n'avaient pas grand-chose à rapporter, elles, sinon les ragots du village, mais les nuages s'en contentaient. Ils aimaient bavarder un peu, après avoir survolé un continent en effervescence, vibrant de désespoir autant que de dur labeur.

– *La vida es un ratito*, la vie est un bref moment, disait sa mère en ouvrant une bouche presque totalement édentée qui se fendait d'un sourire soulignant ses propos tout en les atténuant.

Plus tard, il avait légèrement modifié cette expression pour en

faire « *La vida es una ratita* », la vie est un petit rongeur, un petit rat.

Manuel, sa mère et ses deux frères contemplaient souvent les montagnes depuis la terrasse sur laquelle ils faisaient sécher leurs grains de café et qui leur offrait une vue sur la soixantaine de maisons du village.

Ce n'en était qu'un parmi tant de son espèce, perdu pour tout autre qu'eux, à une bonne heure de la route la plus proche menant à Talea puis, après cinq heures de trajet en car, à Oaxaca.

Le café était mis en sac dans un port quelconque, nul ne savait où, pour être ensuite acheminé vers « *el norte* » ou l'Europe. Une fois que les acheteurs avaient pris en charge leur marchandise, les villageois perdaient tout contrôle sur elle. Ils savaient seulement que leur café était apprécié pour son goût et que son prix était ensuite multiplié par dix, voire vingt, avant de trouver preneur.

Manuel s'appuya contre la fraîcheur du hublot et plongea les yeux dans la nuit atlantique étoilée. Il était épuisé par son long voyage depuis les montagnes jusqu'à Oaxaca, suivi de sept heures de car pour atteindre la capitale et d'une demi-journée d'attente à l'aéroport. C'était la première fois qu'il prenait l'avion. L'inquiétude qu'il avait éprouvée s'était muée en étonnement de se trouver maintenant à onze mille mètres au-dessus de la mer.

Une hôtesse passa lui offrir du café, mais il déclina la proposition. Une fois avait suffi, tellement il avait mauvais goût. Il la regarda servir les passagers de l'autre côté de l'allée. Elle lui rappelait Gabriella, la femme avec laquelle il devait se marier. Il était grand temps, avait dit sa mère, aux yeux de qui il avait maintenant passé l'âge, ce qui lui donnait presque l'impression d'être obligé de convoler. Ils s'étaient connus plusieurs années auparavant et étaient restés en contact par correspondance pendant le temps qu'il avait passé en Californie. Il lui avait même téléphoné plusieurs fois. Elle l'avait attendu et c'était la raison pour laquelle Manuel se sentait contraint. Il n'avait pas le cœur de lui refuser ce mariage qu'elle avait désiré si patiemment. Bien sûr qu'il l'aimait, tentait-il du moins de se persuader, mais il n'en ressentait pas moins une inquiétude croissante à l'idée de se lier pour toujours.



Il s'endormit à mi-chemin entre les deux continents et, aussitôt, Angel vint à lui. Ils se trouvaient sur un *milpa* où l'on cultivait du maïs, des fèves et du potiron. C'était juste avant la récolte du maïs. Son frère était mollement allongé à l'ombre d'un arbre. Il était d'humeur joyeuse et riait comme lui seul savait le faire. Ce gloussement semblait sortir directement d'un ventre bien dodu qui, dès l'enfance, lui avait valu le surnom d'*El Gordito*, le Petit Gros.

Angel lui parlait d'Alfreda, qui vivait dans le village voisin de Santa María Yaviche. Ils s'étaient rencontrés en février, au cours de la fiesta, et Angel décrivait son visage et ses cheveux avec force détails. Il n'était jamais avare en la matière.

Manuel se leva, inquiet de la légèreté des propos d'Angel sur cette jeune femme qui n'avait que dix-sept ans.

– Il ne faut pas l'induire en erreur, dit Manuel.

– C'est elle qui m'induit en tentation, répondit Angel en riant. C'est elle qui me fait trembler de tous mes membres.

– Il faut qu'on rentre, dit Manuel.

– Un instant, je n'ai pas encore terminé.

Manuel ne put s'empêcher de sourire. Angel aurait pu être écrivain, tellement il excellait à raconter, se dit-il avant de se rasseoir.

À l'autre bout du lopin de terre, deux lièvres étaient en train de folâtrer. Ils couraient de-ci de-là sans se soucier de rien, curieux, occupés par leurs jeux et totalement inconscients de la présence de l'épervier qui planait au-dessus d'eux.

– Tu es un *conéju*, toi aussi, mais la vie n'est pas faite que de jeux, dit Manuel, regrettant aussitôt ses paroles.

C'était lui l'aîné des trois frères et il prenait souvent le rôle du responsable, celui qui fixait les règles de conduite. Angel et Patricio, le puîné, étaient toujours prompts au rire et aux farces. Ils tombaient amoureux aussi souvent et aussi vite que les grenouilles, et n'avaient peur de rien. Manuel leur enviait leur optimisme et leur absence de scrupules.

Angel suivit le regard de son frère et vit le rapace se laisser lentement descendre à travers les masses d'air. Il leva les bras comme s'il tenait un fusil, visa et fit semblant de tirer.

– Pan ! dit-il en regardant Manuel avec un sourire.

Celui-ci le lui rendit et laissa retomber sa tête sur le sol. Il

savait que l'épervier n'allait pas tarder à plonger et ne tenait pas à voir l'opération couronnée de succès.

– Je l'ai manqué, dit Angel comme s'il avait lu dans les pensées de son frère, mais les éperviers ont le droit de vivre, eux aussi. Et ce n'est pas les lapins qui manquent.

Manuel s'irrita soudain d'entendre son frère parler espagnol, mais il n'eut pas le temps de le réprimander, car il s'éveilla brusquement, se redressa sur son siège et regarda la femme qui occupait celui d'à côté. Elle dormait et il ne semblait pas qu'il l'ait réveillée par son sursaut.

Patricio se trouvait quelque part en dessous de l'avion. Depuis que Manuel avait appris ce qui lui était arrivé, il était partagé entre la colère, le chagrin et un sentiment de vide. Sa première lettre était très brève : *Je suis vivant, j'ai été arrêté et condamné à huit ans de prison.*

La suivante était un peu plus circonstanciée, bien que très sèche et s'en tenant aux faits. Mais, derrière les mots, Manuel avait perçu le désespoir et le renoncement, sentiments qui dominaient aussi les missives ultérieures.

Manuel n'arrivait pas à imaginer Patricio derrière les barreaux, lui qui aimait les vastes espaces et portait toujours le regard aussi loin que possible. Il était coriace à un point qui avait toujours étonné Manuel et Angel, sans cesse prêt à faire quelques pas de plus pour voir ce qui se cachait derrière le virage, la crête ou le coin de rue suivants.

C'était le plus fort des trois, physiquement. Il mesurait plus d'un mètre quatre-vingts, ce qui faisait de lui l'un des plus grands du village. Sa taille et sa stature, ainsi que ses yeux, lui avaient valu une certaine notoriété et en avaient fait quelqu'un digne d'être écouté attentivement. Si Angel était un bavard qui ne bougeait pas volontiers, Patricio était aussi mobile que taciturne, pesait ses mots et modérait ses gestes. Ils n'avaient rien d'autre en commun que le rire.

À la lecture de la lettre de son frère, Manuel avait compris que les prisons suédoises n'avaient pas grand-chose à voir avec les mexicaines. En particulier, il se vantait d'avoir la télévision dans sa chambre et de pouvoir étudier. Mais étudier quoi ? Patricio n'avait jamais aimé les livres. Son sujet d'étude, à lui, c'était

les êtres humains et la nature. Quant à travailler, il le faisait à contrecœur, qu'il s'agisse de récolter, semer ou débroussailler. Il maniait la machette comme s'il s'agissait d'un ennemi entre ses mains et, en dépit de sa force, les coups qu'il assénait manquaient souvent de concentration.

– Si tu crois que j'ai l'intention de rester toute ma vie un pauvre *campesino*, tu te trompes, ne cessait-il de répéter chaque fois que Manuel lui rappelait qu'ils avaient un héritage à faire fructifier. Je ne veux pas être un *ranchero* au fin fond des montagnes, manger des fèves et de la tortilla, descendre au village une fois par semaine m'enivrer d'*aguardiente* et me retrouver toujours un peu plus pauvre. Tu ne te rends pas compte qu'on a été bernés ?

Résisterait-il à huit longues années d'enfermement ? Manuel avait peur pour sa vie et sa santé. Pour Patricio, la réclusion était une forme de condamnation à mort. Lorsque Manuel lui eut écrit qu'il allait venir en Suède, son frère lui avait aussitôt répondu qu'il ne voulait pas de visite. Mais Manuel avait ignoré l'objection, voulant absolument savoir ce qui était arrivé, le déroulement des événements, comment et pourquoi Angel était mort et la raison pour laquelle Patricio avait pu être assez bête pour tremper dans quelque chose d'aussi sale que le trafic de stupéfiants.

Lorsque l'avion amorça sa descente et son approche au milieu des nuages, il se reporta par la pensée auprès de sa mère et des grains de café, là-bas dans les montagnes. Comme ils étaient beaux, ces grains ! Une fois séchés et versés dans des sacs ventrus disposés un peu partout dans la maison et jusqu'à côté de sa couche, ils invitaient aux caresses, et Manuel plongeait souvent la main parmi ces petites boules étrangement inodores, sentant la joie lui couler entre les doigts.

– *La vida es una ratita*, murmura-t-il en faisant le signe de croix, tandis que cette terre étrangère se déployait devant lui.



Slobodan Andersson riait de bon cœur. Son visage se fendait largement, révélant une dentition gâtée par l'usage du tabac, semblable à des clous de tapissier si acérés qu'ils pouvaient servir d'armes.

Slobodan Andersson riait souvent en glapissant comme un chiot, et pourtant on ne pouvait le qualifier de joyeux drille.

Ses ennemis, et il n'avait pas manqué de s'en faire bon nombre au fil des ans, parlaient de lui avec mépris comme du « toutou yougo ». Il ne semblait pas le prendre mal, et, quand on lui rappelait son surnom, il se contentait de lever la patte en aboyant encore un peu plus.

– Le chien, disait-il, est un animal de la même famille que le loup.

Son visage n'était pas la seule partie de son corps à être large. Au cours des deux dernières décennies, celui-ci avait enflé tout entier et il avait de plus en plus de mal à tenir le rythme qui l'avait rendu célèbre et redouté au sein de la corporation des restaurateurs. Ce que, au fil des ans, il avait perdu en agilité physique, il l'avait regagné en expérience et compensé par une absence sans cesse croissante de scrupules. C'était avec une parfaite indifférence qu'il laissait derrière lui des gens souvent étonnés et parfois anéantis, et ce, d'une façon que ni le rire ni les grandes tapes dans le dos ne pouvaient adoucir.

L'histoire de sa vie, que les piliers de bistro de la ville aimaient raconter, fût-ce en l'étoffant de façon stupéfiante, était riche en zones d'ombre qu'il entretenait volontiers par un mélange d'épisodes drastiques et pimentés de détails étranges, entrelardés de propos assez vagues ouvrant la porte à toutes sortes de supputations, résultat de plus de trente ans dans sa branche d'activité.

Ce qui était sûr, c'était que sa mère était serbe et son père suédois, mais nul ne savait s'ils vivaient encore et, si oui, où ils habitaient. Sur ce point, Slobodan Andersson était muet comme une carpe. En revanche, il était très disert sur son enfance en Scanie et racontait volontiers qu'il avait commencé à travailler dès l'âge de quinze ans dans un célèbre restaurant du centre de

Malmö. Pourtant, il refusait obstinément de citer l'établissement et en parlait seulement sous le nom de « la gargote ». Il avait passé les trois premiers mois à nettoyer et à gratter un peu partout. D'après lui, le chef, qu'il appelait « ce salaud d'Allemand », était un sadique et on disait que Slobodan, après avoir été promu au rang d'apprenti cuisinier, lui avait un jour planté un couteau à poisson dans le corps. Quand on lui demandait si c'était vrai, il partait de son rire canin en se tenant le ventre. Quant à savoir quel sens il convenait de donner à ce geste, les avis divergeaient.

Après être passé par Copenhague et l'Espagne, Slobodan avait fini par atterrir à Uppsala, où il avait étonné tout le monde en ouvrant simultanément deux restaurants, le Lido et le Pigalle. Bon nombre de gens avaient trouvé ces noms d'aussi mauvais goût que la nourriture qu'on y servait. Ce que ces établissements avaient d'autre en commun, c'était leur coûteuse décoration. Le Lido avait été pourvu d'un zinc de onze mètres de long sur lequel les clients étaient invités à passer leurs commandes en les gravant dans le métal au moyen de tournevis spécialement fournis à cette intention. Il avait cependant été mis fin à cette pratique après une sombre histoire de coups et blessures.

Le Pigalle, lui, était un caveau très sombre, au décor composite manqué, mi-orientaliste avec encens et tentures sombres, mi-méditerranéen avec filets pendus au plafond, coquillages et un espadon empaillé censés évoquer dans l'esprit du public un séjour à Majorque à la fin des années soixante.

Les deux établissements avaient fait faillite en moins d'un an. Slobodan Andersson avait alors racheté la décoration, en avait jeté une bonne partie à la décharge municipale et gardé ce qui avait de la valeur pour ouvrir, sur des bases un peu plus saines, le Gengis Khan. Celui-ci ne s'était pas fait connaître sur le plan gastronomique, mais était vite devenu un bistro très fréquenté, et on commença à subodorer que le propriétaire n'était pas dépourvu de talents pour conjuguer une ambiance presque familiale et un côté dur à cuire. Il servait souvent personnellement au bar, se montrait à la fois libéral et satanique, et savait choisir ses favoris parmi la clientèle en privilégiant ceux qui étaient fidèles et constituaient de bons agents de publicité.

Le Gengis Khan connut une fin tonitruante ou, plus exactement, tout feu tout flamme, car le début de sa fin fut un incendie

en cuisine suivi de l'achat d'un nouvel équipement et de trois cambriolages à la file entraînant des défauts de paiement.

Slobodan disparut alors d'Uppsala. Selon certains, il était parti en Asie du Sud-Est, selon d'autres aux Antilles ou en Afrique. On alla même jusqu'à dire qu'il s'était offert le luxe d'envoyer une carte postale aux autorités fiscales. Au bout d'un an, il était de retour, bronzé, légèrement amaigri, mais la tête pleine de nouveaux projets.

Il roulait soudain sur l'or à tel point qu'il put faire don de quelques centaines de milliers de couronnes au fisc avant d'ouvrir l'Alhambra. C'était à la fin des années quatre-vingt-dix, après lesquelles son empire de la restauration ne fit que grandir.

L'Alhambra était situé dans un immeuble assez ancien du centre de la ville, à un jet de pierre de Stora Torget. Il était doté d'une entrée imposante, conçue spécialement, avec escalier de marbre et portes en cuivre martelé au monogramme du propriétaire, au-dessus desquelles le nom de l'établissement était écrit en lettres d'argent assez approximatives.

À l'intérieur, c'était moins pompeux. Les propositions d'Oscar Hammer, le chef, en matière d'équipement furent accueillies par l'un des célèbres éclats de rire canins du propriétaire.

– C'est trop terne, dit Slobodan en passant la main sur son début de calvitie, lorsqu'il vit les plans que lui montrait Hammer. Il faut que ce soit plus clinquant, avec beaucoup de dorures, de bricoles et de brimborions.

Ses désirs furent des ordres et exaucés de façon si ostentatoire que bien des gens estimèrent que cela avait du style. Les murs dorés ou magenta étaient parsemés d'appliques et d'estampes, au motif assez difficile à déterminer, mais ayant toutes trait à la mythologie grecque, dans de larges cadres blancs.

– Eh bien quoi ? Ça s'appelle l'Alhambra, oui ou non ? avait répliqué Slobodan aux objections de Hammer.

Les tables de la salle à manger, décorées dans le style rococo avec de lourds couverts en métal argenté et des candélabres, avaient été fournies par Armas, ami fidèle et de longue date de Slobodan.

L'empire de ce dernier se préparait maintenant à lancer une nouvelle offensive. Mais il avait décidé de changer de continent

en matière d'inspiration et d'appeler son nouvel établissement le Dakar. Et, cette fois, le nom n'était pas en porte-à-faux avec l'endroit, aussi surprenant que ce soit. Les murs étaient en effet décorés de photos d'Afrique occidentale, dont certaines faisaient près d'un mètre carré, représentant des scènes de marché ou de la vie populaire et des événements sportifs.

Le photographe était lui-même sénégalais, originaire du sud du pays, et avait passé de nombreuses années à voyager dans la région pour prendre ces clichés.

Slobodan désirait en effet frapper fort et tablait pour cela sur la « canaille distinguée », selon son expression. Le but qu'il s'était fixé était d'inciter cette clientèle à délaisser le Guldkant et le Wermlandskällaren de Svensson au profit du Dakar.

– Ce vieux bolchevique, qualifiait-il avec mépris le propriétaire de ce restaurant de poisson où les bourgeois d'Uppsala allaient volontiers déjeuner. Je vais les faire rappliquer ici, les vieilles rombières, et j'aurai tellement d'étoiles que la presse mondiale fera la queue dans la rue. Mes menus figureront dans les livres de cuisine comme exemples d'art culinaire.

Les ambitions de Slobodan Andersson ne connaissaient pas de limites, pas plus qu'il ne doutait de lui-même, tellement il était convaincu qu'il allait frapper de stupeur non seulement Uppsala, mais le monde entier.

– Mais ce qu'il te faut avant tout, c'est du fric, avait dit Hammer.

– T'occupe, avait répliqué Slobodan en lui lançant un rapide clin d'œil.

Le chef s'attendait à être remis verbalement en place, comme chaque fois qu'il se permettait une objection. Mais, ce jour-là, le regard assassin du propriétaire avait laissé place à un large sourire.



– Je suis en route, marmonna Johnny Kvarnheden en montant le volume de la radio de bord.

Le soleil du soir se reflétait sur les eaux du Vättern, au milieu duquel l'île de Visingsö faisait l'effet d'un navire de guerre à la silhouette mince et allongée naviguant cap au sud, et le ferry de Gränna celui d'un scarabée rampant sur un parquet d'or.

Sa fuite, elle, ressemblait un peu à un film, comme si quelqu'un avait mis en scène son mal-être, réglé la lumière et ajouté de la musique. Il en était conscient et se laissait donc captiver et guider par ce que cette scène avait de classique en son genre : un solitaire disant adieu à son ancienne vie et se dirigeant droit vers l'inconnu.

Il avait suffi d'un coup de téléphone et d'un bref instant d'hésitation pour qu'il prenne sa décision, mette dans sa valise le peu – trop peu – qu'il possédait, et de façon trop précipitée, puis prenne la route.

Il espérait que cette fuite durerait éternellement et que ce serait à la capacité du réservoir, à sa faim et sa vessie de décider. Que l'essentiel serait de se mouvoir dans l'espace et filer droit devant lui sans avoir à se soucier d'autre chose que le frottement des pneus sur l'asphalte.

Si c'était à lui de manier la caméra, il la braquerait vers la route, le noir de la chaussée, les traces des voitures et les marques des dents des chasse-neige, et non pas vers son visage à lui ni vers le paysage qui défilait le long de la vitre latérale. L'accompagnement, ce ne serait pas la voix de Madeleine Peyroux sortant du lecteur de CD, mais les cahots du revêtement de la route. Ce qui parlerait au spectateur, ce serait la raideur de ses épaules et la crispation de ses mains sur le volant.

Il tenait à distance sa déception et son chagrin, mais aussi ses espoirs et ses rêves, en pensant à des menus divers et variés et en empilant des assiettes bien remplies les unes sur les autres. L'idée d'être cuisinier dans un restaurant représentait un salut temporaire.

En tant qu'amant il était nul, même plus capable d'avoir une érection et tout aussi pitoyable sur les autres plans de la vie en commun avec une femme. Il avait fini par le comprendre, lentement mais sûrement, et cette certitude l'avait frappé de plein fouet la veille au soir, lorsque Sofia avait qualifié de pathétiques ses efforts acharnés.

– Tu n'es plus vivant, avait-elle dit, soudain très bavarde. Tu dis que tu ne penses qu'à notre relation, mais tu es tout simplement ridicule. Tu es incapable d'aimer et tu m'écœures.

Il l'avait alors serrée contre lui et, pour la première fois depuis des mois, avait éprouvé du désir pour elle. Mais elle l'avait repoussé avec une mine de dégoût.

– Tu m'écœures, se répéta-t-il tout haut, qu'est-ce que ça veut dire ?

Il dépassa Linköping et Norrköping, puis continua à s'enfoncer à toute allure dans la province de Sörmland, car son désespoir grandissant l'incitait à appuyer beaucoup trop sur la pédale. Plus question de film, maintenant. Il monta un peu plus encore le volume sonore et passa le même CD plusieurs fois de suite.

À l'entrée de Stockholm, il tenta de penser à son nouveau boulot. Dakar était un nom qui lui plaisait bien, il était juste assez modeste pour lui. Il ne savait rien d'autre sur ce restaurant que ce qu'il avait lu à son sujet sur la Toile, au cours de la nuit. La carte présentait bien, sur le papier, même s'il y avait quelque chose qui sonnait faux dans cette façon de s'adresser aux clients, comme si on voulait jouer les établissements de première catégorie sans être à la hauteur de ses propres superlatifs. Ce n'était pas faute de confiance en soi, mais le rédacteur de ce texte en avait tout simplement fait trop.

C'était sa sœur qui l'avait mis sur la piste de cet emploi, car elle vivait à Uppsala. Il avait contacté le propriétaire, qui avait rapidement pris ses renseignements et l'avait rappelé au bout d'une demi-heure pour lui annoncer qu'il acceptait de l'engager, comme s'il avait deviné la situation dans laquelle se trouvait Johnny.

Tout ce qu'il savait sur la ville, c'était qu'il y avait une université. Sa sœur ne lui avait pas dit grand-chose à ce sujet, mais ce n'était pas non plus nécessaire. Il allait... enfin, comment dire ? Faire la cuisine, bien entendu, mais à part ça ?